

Joseph d'Arbaud
poète de Camargue

Charles Maurras

1926

Édition électronique réalisée par
Maurras.net
et
l'Association des Amis
de la Maison du Chemin de Paradis.

– 2008 –

Certains droits réservés
merci de consulter
www.maurras.net
pour plus de précisions.

Les gens du Midi passent pour insensibles et durs envers les animaux. Cependant, exception faite pour la Bourguignonne Colette, reine et maîtresse incomparable, et pour Henry de Montherlant qui est d'ailleurs une sorte de Méridional adoptif, tous les bons animaliers qui honorent aujourd'hui les Lettres françaises sont nés au sud de la Loire. Rachilde nous venait de Gascogne. Joseph de Pesquidoux porte haut dans le ciel les couleurs d'Armagnac. Charles Derennes, si savant, pénétrant et divinateur, venait aussi de Gascogne. L'admirable auteur de *Sangar Taureau*, Jean Samat est de Provence, comme le fut, par son tombeau, Joseph Fabre, né Rouergat. Ou bien ces écrivains font figure de prodiges et de monstres dans leur propre pays, ou leur œuvre établit que nos provinces du Midi n'ont pas rompu la communion avec les frères inférieurs.

Depuis *La Bête du Vaccarès*, le nom d'un autre Provençal, Joseph d'Arbaud, est venu allonger cette liste. Mais Joseph d'Arbaud est-il à ranger dans la même série que Pesquidoux ou que Samat ? Coupons court au demi contre-sens. On lirait mal cette *Bête du Vaccarès*, on la comprendrait de travers si l'heureux et brillant prétexte que l'auteur a tiré du Bestiaire provençal en faisait oublier le caractère fabuleux. Son héros est un animal de poésie et de légende, il est sorti du même tome d'Histoire naturelle que la Tarasque¹ et son frère le Drac², sans parler du Faune, du Satyre et de l'Aegipan³.

Et, s'il ne me fait pas songer au sublime taureau qui enleva Europe, c'est que ma première pensée a été donnée tout d'abord à mon vénérable et non

¹ Animal fabuleux. Jacques de Voragine la décrit dans sa *Légende dorée* :

Il y avait, à cette époque, sur les rives du Rhône, dans un bois entre Arles et Avignon, un dragon, moitié animal, moitié poisson, plus épais qu'un boeuf, plus long qu'un cheval, avec des dents semblables à des épées et grosses comme des cornes, qui était armé de chaque côté de deux boucliers ; il se cachait dans le fleuve d'où il ôtait la vie à tous les passants et submergeait les navires.

(N.D.É.)

² *Dragon*, en occitan. (N.D.É.)

³ Divinité champêtre comparable au faune. (N.D.É.)

moins mythique voisin le Taureau ou le Bœuf de Notre-Dame de Caderot⁴. Une nuit d'hiver, il y a des siècles, cet animal quitta brusquement les rives de Marignane ou, selon d'autres, de Martigues, traversa le vaste Étang à la nage et, abordant non loin de Berre, se mit à fouiller de toutes les forces de son pied fourchu les racines d'un de ces petits genévriers que l'on appelle en provençal cade et caderot. Les gens du pays l'aperçurent, ils accoururent, on fit cercle, et qu'est-ce que l'on vit ? À force de peiner du mufle et de la corne, l'animal déterrât une cassette de jolie forme et de bon poids qui, ouverte avec soin, commença par exhaler des parfums délicieux et finit par livrer de précieuses reliques de la Vierge Marie : quelques boucles de ses cheveux et quelques gouttes de son lait, placées sous verre et enfouies, assure-t-on, durant la persécution de Dioclétien. Je ne me porte pas garant de tous les détails de l'histoire. D'autant plus qu'on en donne plusieurs versions. Celle qu'on m'a dite à Berre prétend que le Taureau ou le Bœuf ne mit point à jour des reliques, mais une statue de la Vierge, la même que nous pouvons voir aujourd'hui placée dans la niche au-dessus de la porte de la chapelle. Niche, statue, chapelle existent, je les aies vues à l'ombre de vastes cyprès séculaires. On ne m'a pas montré le Bœuf, mais nos Anciens furent témoins qu'il fendait les flots de l'étang.

Plus avancé que moi, Joseph d'Arbaud a certainement rencontré, au moins en songe, sa Grande Bête, et s'il lui a laissé quelque sombre auréole empruntée à la nuit des temps, c'est, je crois, pour produire en nous le plus bel effet de recul, car j'ai rarement lu un poème où l'imaginaire et le réel, le sens de la nature et le rêve de Pan, aient donné lieu à de si curieux entrelacs.

Voulez-vous connaître un peu son poète ?

Pour classer dignement un écrivain de la stature de Joseph d'Arbaud, il faudrait avoir mesuré toutes les grandeurs comparables de nos deux littératures françaises, ce qui supposerait déjà bien connue l'histoire de la Renaissance provençale au XIX^e siècle.

On écrit cette histoire, elle n'est pas tout à fait au point. Ceux qui l'écrivent ont souvent le grave tort de présenter le mouvement provençal comme terminé ou suspendu. Je le crois encore à sa fleur. Certes le grand maître d'amour Aubanel est mort en 1886 ; Roumanille, le bon conteur, le doux poète, le journaliste inégalable, l'a suivi de près en 1891 ; et la vieillesse étincelante de Mistral, prolongée dans une espèce de solitude, s'arrêta au printemps de cette sanglante année 1914, seuil réel du siècle nouveau. Mais Mistral ne s'est pas éteint sans transmettre la flamme. Derrière lui, devraient et, comme il aimait à dire, *tenaient* un Marius André, un Folco de Baroncelli,

⁴ La chapelle de Notre-Dame de Caderot est sur le territoire de la commune de Berre-l'Étang, dans les Bouches-du-Rhône. (N.D.É.)

un Joseph d'Arbaud, celui-ci le dernier par l'âge, non par le génie. En laissant flotter sur leurs fronts le rayon confiant, le tendre regard de l'adieu, le Maître a désiré, certainement, pour eux plus que le talent, plus que l'art, il a voulu leur léguer une parcelle de sa volonté de héros. Sa tâche surhumaine comporta un effort immense. Celle des successeurs ne sera pas moins rude.

Favorisée, comme la sienne, par les tendances du pays et les vieilles pentes du sang, elle est combattue et un peu trahie par les conditions politiques et mentales d'une société centralisée jusqu'à la folie : ce n'est qu'à bras tendu, à grand'peine et effort, que nos poètes porteront la langue et l'esprit de Provence, aussi longtemps qu'un ensemble d'institutions religieuses, politiques, scolaires et mondaines ne sera pas venu soutenir du dehors le génie et l'art des chanteurs.

Un beau et brave peuple continue à parler gaiement une belle langue sonore et, d'année en année, émergent de son sein les petits groupes d'hommes qu'unit le lien flottant des fraternités du félibrige. Ces hommes, ces poètes furent, à ce moment, assez clairsemés. Ils se multiplient depuis une décade d'années, leurs fêtes périodiques sont suivies, leurs bulletins sont lus et commentés comme cet *Almanach provençal*, toujours florissant, qui reste une force. Pourtant, sauf en des points privilégiés, on ne saurait nier que ce cercle de société provençale soit encore limité : l'apport des classes différentes n'y est pas encore très égal. L'élément cultivé est surtout représenté par des instituteurs et des prêtres ; si l'enseignement secondaire et supérieur y adhère, c'est lentement⁵. La bourgeoisie fut longtemps revêche, elle s'apprivoise, elle a cessé d'interdire à ses enfants la langue du pays comme triviale ou grossière : le temps n'est plus où Aubanel apprenait le provençal quasiment en cachette, ainsi que je l'appris pour ma part. Devant cette bourgeoisie qui s'améliore, marchent, et marchent fort droit certains éléments traditionnels et fidèles de l'ancienne aristocratie. Mais celle-ci n'est pas unanime. Ni du vivant de Mistral, ni de nos jours, on ne peut encore observer qu'en Provence, ni en Languedoc, ni en Gascogne, ni en Limousin, un véritable monde, un monde complet se rallie à la culture littéraire, à l'usage courant, et constant du provençal. Cela, qui se fera ou se fait, est loin d'être fait, et l'on peut considérer comme rare et merveilleux le cas d'un jeune homme de la classe aisée et lettrée qui ait trouvé dans son berceau la langue de *Mireille*⁶ et la connaisse, et la manie comme une langue « maternelle ».

⁵ Un doyen de la faculté d'Aix publiant, il y a quelques années, un livre sur Massilia écrivait encore un terme provençal dans l'orthographe de Victor Gélou, 1840, comme si Mistral ne fût jamais né, ni *Mireille* !

⁶ *Mireille* est l'une des œuvres principales, sinon la principale, de Frédéric Mistral. (N.D.É.)

Tel est le cas de Joseph d'Arbaud. C'est d'une mistralienne, la « félibresse du Cauloun », qu'en 1874, à Meyrargues, avec le souffle de la vie, avec le sentiment de la poésie éternelle, il reçut le sens et le goût de ces vieux mots qui marquent, sous l'accent du pays, les choses du pays. À ce bonheur insigne s'associaient les dons naturels de premier ordre que la discipline de Mistral fortifia et qu'enrichit bientôt l'étude approfondie des littératures connexes. Ses classes finies, Joseph d'Arbaud vint à Aix, fit son droit comme tout le monde et fréquenta les cénacles déjà florissants que Joachim Gasquet, Émile Sicard, Xavier de Magallon, Louis Le Cardonnell, Louis Bertrand y avaient fondés. Là, bien des sollicitations ne manquèrent pas d'assaillir sa foi provençale : — *Écris en français ! Écris en français !* . . . De belles muses tentatrices le harcelèrent. Ceux qui ont vu Joseph d'Arbaud savent ce qu'il y a d'un peu rude et sévère, de tenace et d'obstiné sur ce front, dans ces yeux, par tout ce visage tendu. On disait sous l'ancien régime : têtue comme un Provençal. Le terme n'est pas juste. L'entêtement c'est la faiblesse. Mais l'opiniâtreté d'une force fidèle à elle-même apparaît sur beaucoup de points du caractère de la race. Combinez-la au goût raisonné d'une certaine forme de l'aventureux et de l'extrême, et vous comprendrez comment, un beau jour, ce jeune homme quitta brusquement les fontaines de Sextius, les platanes du Cours, les conférences platoniciennes du Tholonet, pour aller se terrer au fond de la Camargue et mener, entre les étangs, le ciel et la mer, la vie des gardiens de taureaux.

Pourquoi ? Comment ? Je ne crois pas fausser, en esprit, ce cœur de poète si je répons que, Provençal avant tout, il aura voulu respirer bien à son aise ce qu'il y a de plus strictement, de plus parfaitement provençal, entre toutes les terres de la patrie. Que la Camargue ne soit pas toute la Provence, on l'accorde aux critiques, et il le faut bien ! Mais il faut l'ajouter, l'âpre vie camarguaise a ceci de particulier qu'il n'y a rien en elle qui ne tienne à l'essence du goût provençal. Ni au temps de la Reine Jeanne, ni sous les Raymond Bérenger, il n'était nécessaire d'aller se retremper dans ces claires fontaines de nos traditions, quand l'esprit du pays était alors à peu près également actif du Rhône aux Alpes et à la mer. De nos jours, cette retraite rigoureuse fut peut-être indispensable à Joseph d'Arbaud. Que n'en a-t-il pas rapporté ! Je crois bien que, pour comble, il s'y est retrouvé et comme recréé lui-même. Les choses et les hommes qu'il y a rencontrés étaient tous d'une espèce qui allait au-devant de son langage intérieur. Ils lui chantaient, d'eux-mêmes, sa secrète chanson.

De très beaux vers, encore à peu près cachés, car il a dédaigné de les rassembler en volume, manifestèrent l'harmonie de lieux et de l'âme, la

coumparitudo de la race et du séjour⁷ longuement et voluptueusement savourée. Les années de Camargue commandent et, je crois bien, commanderont toute la vie du directeur du *Feu* aixois ; ses *Chants palustres*, l'exprimeront peut-être en entier... Oh ! je connais de lui de belles et puissantes élégies de passion moderne, de hautes strophes d'une mélancolie personnelle sombre et sûre, dont la psychologie, l'inquiétude de l'Immense, la vibrante espérance et aussi le désespoir maîtrisé seront éternellement dignes d'émouvoir une âme sensible à la poésie, qu'elle soit de France ou d'ailleurs : lorsque Joseph d'Arbaud entre dans ce domaine de l'Universel senti et rêvé, il y est maître, et tous les maîtres du beau chœur lui font leur accueil souriant. Il n'est pas un seul de nos poètes de langue d'oïl qui puisse équitablement refuser l'hommage du respect et de l'admiration aux poèmes de son *Pèlerinage d'amour*. Mais ce n'est pas l'errant pèlerin qui nous intéresse le plus ici, car c'est le Provençal fixé : puisqu'il s'agit de le définir et de le qualifier pour un public à demi étranger à sa langue, rien ne le fera mieux connaître qu'un aperçu de quelques uns des poèmes qu'il a rapportés du désert, quand *libre, passionné par la mer et les astres — amoureux de la garde et maître des plaines salées — guidant ses troupeaux le bâton à la main*, il laissait écouler une pensée pleine d'histoire, un cœur vibrant de mille vies, sur la plane étendue solitaire, inerte et fourmillante comme *le tourbillon des eaux et des étoiles*. Les génies de la vie et de la mort, leur signification profonde, il les a vus là : il ne les a vus nulle part aussi bien que là.

Ainsi ces vers sont de grand prix. Mais on confessa qu'ils sont assez souvent taillés dans un diamant assez dur. Le poète tient à la claire définition de son chant. N'y tiendrait-il pas, les objets qu'il a devant lui, s'ils l'émeuvent et s'ils l'enchantent, sont de ceux qui se dessinent dans la lumière. Ce qu'ils évoquent tend à une forme pure ou fait corps avec elle. Il ne l'en séparera point. C'est pourquoi il ne craindra point de les aborder par la méthode descriptive, il s'y complaira même au point de nous détailler, en trente vers minutieux, qui s'élargissent par degrés, cette Barque des Saintes-Maries, aperçue dans quelque cabane de pêcheur ou de pâtre et qui dévoile, vers à vers, toutes les étoiles de l'âme :

La petite barque de plâtre que tu vois là haut
 près des lampes brillantes, au-dessus du foyer,
 voilà notre trésor. Elle est un peu brunie
 par la poussière qui tombe et l'épaisse fumée,
 les mouches, tout l'été, y bourdonnent autour.
 En venant de là-bas, mon aïeul l'apporta un jour

⁷ Mistral.

où l'eau du saint puits l'avait guéri ;
 elle a touché les charrues, le pétrin, les futailles,
 les auges, dans l'étable et le berceau des enfants.
 Nous l'honorons sans cesse et, pour Noël, chaque année,
 en bénissant la fouace et les escargots,
 la barque de l'aïeul, je la mets sur la table
 Nul que moi ne la touche. S'il lui arrivait malheur,
 peut-être la maladie entrerait-elle dans la maison.
 Le pauvre ancien disait : « les Saintes glorieuses
 protègent le maître, le bétail, la maisonnée,
 préservent de la fièvre comme du mauvais temps. »
 Voilà pourquoi tu peux voir ici toujours
 les Saintes, comme là-bas, dans leur chapelle antique
 dressées au beau milieu de notre cheminée :
 voilà pourquoi, devant leur petite barque, selon
 le travail des journées et le sens des saisons,
 éclosent sans cesse dans une jolie tasse
 des bouquets de « saladelles » et des fleurs de tamaris ;
 et vois : nos fillettes au beau jour des Rameaux
 y ont cloué au-dessus, pour préserver la maison
 de la foudre, des grandes eaux et de la sécheresse,
 la branche d'olivier rapportée de la messe.

Voilà le profil de l'objet. En voilà l'ambiance. Et en voilà surtout le
 contenu spirituel et moral. L'admirable magie de l'art y fait tenir la prière
 d'un peuple. Ne croyez pas que le poète qui aime tant à se perdre dans son
 peuple s'y puisse jamais oublier. Sinon, lisez l'appel du « Gardien » philosophe
 à quelque « Gardienne » idéale :

Viens dans ma maison, vierge provençale
 qui as rêvé l'amour et ne le connais pas.
 De mon seuil toujours ouvert comme un nid tu verras
 passer les oiseaux des pays lointains, à grands coups d'ailes.
 Viens, la maison est blanche comme un lys de mer ;
 tout t'appartiendra : voici les clefs de la panetière,
 la table de noyer, le pétrin, les chaises,
 la grande armoire a le parfum du romarin.
 Si la maison est petite, je suis roi d'un grand royaume :
 (fais-moi un baiser d'amour, donne-moi ton anneau)
 je veux te conquérir des royaumes si beaux
 qu'on ne parle plus des rois d'Arles ou de Dom Jaime.

Je suis roi. J'ai des juments là-bas vers le golfe,
maître d'un troupeau de taureaux avec ses bœufs conducteurs,
et j'ai des brebis, les pâtres nourrisseurs
me gardent mille agneaux au milieu de la Crau.

Les vagues de la mer, qui baignent mes rivages
chantent comme une voix de l'aube au crépuscule ;
le grand soleil de mon pays fait éclore
en l'air, de bleus étangs et des sources de mirage.

Viens, je te donnerai mon plus beau cheval,
il est blanc comme la neige, doux comme un enfant,
tu le pousseras, tu verras au choc de ses sabots
l'eau des marais rejaillir comme une flamme.

La nuit, en écoutant l'écho des clarines,
la voix des gardeurs et le cri de mes taureaux,
nous irons au clair de lune vers la maison
et je t'apprendrai le nom des bêtes et des étoiles.

Hors des lois et des villes, Dieu m'a fait roi ;
si je suis agenouillé aux pieds d'une fillette,
c'est que sa volonté pour te plaire me donne
la beauté des jeunes gens et la sagesse des vieillards.

Le dernier mot, « sagesse » ne traduit pas très bien le beau terme d'*ideio*,
trouvé par le génie du poète à qui le génie de la langue le désignait. Mot à
mot : « la beauté des jeunes gens et l'*idée* des vieillards. » Le verbe et l'esprit.

Il n'est pas nécessaire de connaître à fond le mécanisme des langues latines
pour se sentir ému de la splendeur et de la mélodie des vers originaux :

Lis erso de la mal' que bagnon mi parage
Canton comme uno voues de l'aubo a jour fali.

La beauté physique du son des dernières syllabes ressemble à quelque
rime éloignée du *né ora kali*⁸ dont s'émerveillait Gérard de Nerval en Grèce.

⁸ Nerval, *Ni bonjour, ni bonsoir*, in *Petits Châteaux en Bohême* :

Nῆ καλῆμερα, νῆ ὥρα καλὴ.
Le matin n'est plus ! le soir pas encore !
Pourtant de nos yeux l'éclair a pâli.
Nῆ καλῆμερα, νῆ ὥρα καλὴ.
Mais le soir vermeil ressemble à l'aurore,
Et la nuit plus tard amène l'oubli !

(N.D.É.)

On imagine bien que ce sculpteur, ce graveur, ce peintre est aussi, est peut-être surtout, un musicien : sa pierre, disons mieux, son disque de phosphore igné excelle à prolonger et à perpétuer une réponse mélodique au chant mystérieux de la lumière que l'on voit et de celle que l'on ne voit pas. C'est dans ce sentiment qu'il faut lire la page que le poète intitule fort simplement : *Les Eaux*. Je la citerai tout entière :

Marche des peuples, génie vivant, beauté des femmes,
esprit musical qui donne le chant,
quand sur mer je m'en allai, au premier coup de rames,
autour du bateau je vous vis monter.

De l'éternelle pensée qui tient le cœur des races,
de la mélancolie, tu m'as emplí le cœur,
en me menant loin du soleil, dans tes brumes,
mère de l'aube, des étoiles et de la mort.

Je t'ai vue reflétant la mêlée des étoiles
au milieu des marais salants et des étangs,
sur ton Rhône impétueux, les rayons de midi
m'ont fait tourner la tête et baisser les paupières.

Eau qui abreuve l'homme et engendre le sel,
toi qui as porté les vieux dieux sur tes vagues latines,
toi qui, baignant les pieds du Christ de Palestine,
chantaís son beau nom aux golfes provençaux.

Voilà pourquoi, si parfois, j'ai entendu dans l'espace
le chant attristé des Vierges d'Hellas,
je prie le Dieu chrétien et suis, homme de mas,
le frère pensif des pécheurs et des pâtres.

De ton élan puissant, de ta sérénité,
je garderai le reflet dans mon âme pieuse ;
eau du Rhône vivant, mer d'été, onde heureuse
prête à mes chants ta force et ton jaillissement.

Cette poésie sainte est pleine de l'âme des choses mais de choses qu'il faut savoir. En beaucoup d'autres lieux du monde, l'onde fertilisante est plus ou moins la mère de la ville et de la campagne. Ici, partout, le Rhône a tout fait. Il est le père Rhône. Il a fait la Camargue et, tous les cent ans, il l'allonge d'un quart de lieue, dit-on. La vieille tour Saint-Louis baignait son pied dans la Méditerranée, il y a six siècles, lorsque le saint roi y passa. Ce port de la croisade reste à six kilomètres en amont de l'embouchure d'aujourd'hui. Pour augmenter ainsi le royaume, il peut suffire au fleuve Rhône d'une barque

échouée, d'une perche ou d'une corbeille enfoncée dans la vase ; ce dépôt ou, comme dit le Grec de Provence, ce *thès*, crée rapidement un îlot qui, au bout de quelques années, se recouvre de grasses salicornes rampantes et de tamaris frémissants... Comment le premier cri humain de la terre nouvelle n'irait-il pas au génie des eaux bienfaisantes ? Ainsi l'émotion du poète est riche d'allusions au réel. C'est ce qui en apparente la poésie à l'essence des vers religieux de Mistral. Insigne honneur commun à beaucoup de poèmes de Joseph d'Arbaud ! Lui-même en avertit. Le grand Maillanais ayant ciselé sa coupe pour y boire et chanter, le jeune Meyrarguais, qui cisela la sienne pour boire et pour chanter aussi, se retourne avec une grâce pleine de charme vers son maître et lui dit : « Je l'ai façonnée à mon idée — selon l'art que tu m'as donné. » L'art impersonnel se transmet, comme les trésors de l'esprit humain ; l'idée est personnelle comme le génie.

Voudra-t-on chercher maintenant quels sentiments, quelles pensées enflamment la matière de cet art et la courbent selon le plaisir du chanteur ? Tout comme dans Mistral, il faut compter l'enthousiasme du pays, la foi à la langue des pères, la piété militante qui transforme la moindre pièce du costume local en une sorte de « saint signal ». Cela est indiqué dans la belle apostrophe qui termine et couronne la belle chanson des Tridents :

Si un mélange abominable
et le désordre universel
n'emportaient pas notre Race
avec les races d'ailleurs ;
si la barbarie qui, à la porte
heurte, voilà plus de sept cents ans,
passait enfin au large
et respectait nos enfants,

À la fête de notre foi,
nous te conduirions, fer à taureaux,
toi que maniaient nos ancêtres
de la Provence au pays cévenol ;
toi qui, en Arles, aux jours de fêtes
fais retourner toutes les têtes
et palpiter les rubans
signal de la bagarre
et des battements de mains.

TRIDENT, ARME DE PROVENCE,
ARME DES CHEFS ET DES VACHERS,
JE TE HAUSSE AU NOM DES CROYANCES,
SUR TA HAMPE DE CHÂTAIGNIER.

Plus fier dans ma selle « gardiane »
qu'un joueur sur le palier de la barque,
que souffle sur les salicornes
libyen, vent du large ou des monts,
je t'abreuverai du sang des taureaux.

Le fier poète ! Le noble amoureux de sa race ! Il faudrait ici raconter son action pour les libertés de Provence, tauromachiques et autres. Il faudrait dire, si le temps ou l'espace le permettait, ce que le pays d'Aix en particulier doit à sa revue. « Je ne fais pas de politique, je ne veux pas en faire », dit-il à ses amis. Jugez un peu s'il en faisait ! C'est, soyons nets, une politique de prince menée avec un goût d'artiste, d'un accent de héros, c'est la politique de la Patrie. Il semble que cela ait été compris en Provence. Bien que ses poèmes, tirés à un trop petit nombre d'exemplaires, aient peu circulé et qu'il n'ait guère été lu que dans les périodiques, ses admirateurs sont nombreux, ils font un petit peuple qui a pris de lui « l'idée » qui convenait. À propos de je ne sais quel triomphe littéraire et civique, les plus ardents et les plus sages voulurent lui offrir un signe de la haute confiance qu'ils avaient mise dans sa pensée et, quand ils furent réunis pour lui choisir le joyau symbolique et commémoratif, couronne d'or, livre d'or ou cigale d'or :

— *Non, dit quelqu'un, offrons à Joseph d'Arbaud un cheval ! Un beau cheval blanc de Camargue, avec la selle et les éperons de gardien.*

Ce qui fut adopté par acclamation. Que d'autres, cher poète Joseph d'Arbaud, assemblent la rime et le rythme sous les oliviers de Pallas ! Nous saluerons en vous le souffle emporté du génie équestre. Nous vous acclamerons sur le quadrupède écumanant que, jumeau de l'arbre sacré, fit jaillir, d'un sillon d'Attique ou de Camargue, le trident du dieu de la Mer.

